

# マルグリット・デュラス 田中倫郎訳

## 太平洋の防波堤

### 第2部

そこは、きれいな大河の両岸にひろがる、人口十万人の大きな都会だった。植民地のあらゆる都会の例にもれず、その都会にも、白人用、その他の二つの町があった。そしてその白人用の町にもまたさまざまな差別があった。ヴィラや居住家屋でできている高級住宅区域は、もつとも広く、もつとも風通しのよい区域となっていたが、どこから俗っぽいところがあった。都会の群衆が四方八方から押しよせる中心街には、年ごとに高くなってゆくビルディングが次々と噴き出ていた。統治権を象徴する総督府があるのは前者で、後者にはそれよりもっと根強い権力の代表、このメッカの聖職者である金融資本家たちが寓していた。

世界じゅうのどの植民地の都会を例にとっても、その白人用区域というのは近年ますます申し分なく清潔なものとなっている。町ばかりではない。そこに住む白人自体もまた非常に清潔である。彼らは移ってくるたびに、小さな子供みたく、毎日風呂にはいることをしつけられ、

特権と無垢の色である白の植民地ユニフォームを着ることを覚える。それでもって、第一歩が踏み出されたことになるのだ。それ以後は距離が開いていっばうで、白人と、天からの雨水や河川の泥水で体を洗うほかの連中との最初の差別は、白に白を重ねることに相乗されてゆく。白というのはことほどさように汚れやすい色なのだ。

こうして白人たちは、風呂へはいり、さわやかな身となり、ヴィラの日陰で午睡を取り、一日とまします白くなつてゆく。汚れやすい服をまとった野獣と化してゆく。

高級住宅地に住んでいるのは、産をなした白人たちだけである。白人のやり口の超人的スケールを示すため、高級住宅区の通りや歩道は非常に広い幅をとっている。不必要なまでに広大なスペースが、憩いを取る権力者たちの無頓着な歩行に提供されているのだ。そして大通りには、ゴムやスプリングなどでショックを完全に防いだ彼らの車が、ほとんど音もたえず威圧的に滑ってゆく。

通りという通りはアスファルト舗装で、幅広く、珍しい木の植わった歩道がついており、芝生や花壇の分離帯で二つに仕切られ、それに沿って、無蓋のタクシーがきらめく列をなして駐車している。一日に何度も水が撒かれ、緑と花に飾られたこれらの通りは、白人という珍種に細心の注意がはらわれてる広大な動物園の小径みたく、手入れがよくゆきとどいていく。高級区域の中心は、白人たちの真の聖域である。タマリンド（熟する植物）の陰に、白人用の広いカフェ・テラスがひろがっているのは、その中心街だけだ。そこで夜ごと白人同士がおもむきで、カフエのボーイだけは現地人だが、白人と同じような装束をして、彼らのそばのテラスの縁側の木が置かざしこまれているのと同じように、ボーイたちもスモーキング姿におさまっている。壺やスモーキングに入られた棕櫚やボーイたちのむこうの、藤の脇掛け椅子に夜おそくまで腰をすえ

た白人たちが、ベルノーヤウイスキー・ソーダやコニャックをすすり、体内にまで外部との調和をたもたせ、植民地の肝臓を作りあげてゆくところが見うけられた。

車やショー・ウィンドウや撒水された舗道の輝き、着ている服のまぶしいまでの白さ、花壇のみずみずしい鮮やかさなどが、この高級区域を摩訶不思議な淫靡な淫靡に仕立て、そこでは白人種だけが、白人の存在という聖なるスペクタクルを、平穩をいさかみ乱されることなく満喫していられるのだ。流行の婦人服、香水、アメリカ煙草などを扱っているこの通りの商店は、実用的な品物はなにひとつ置いていない。ここでは金自体がなんの役にも立たないに違いない。白人たちの所有する資産を、当人に重荷に感じさせてはならないというわけなのだ。ここにあるものはすべて高貴なものばかりなのだ。

まさに植民地全盛時代だった。何十万という現地人が、十万人ヘクターにも及ぶ赤土に生えている木の樹液採取に従事し、その木に刻み目をつけて液汁を取るために、彼らは自分の血を採取されていた。その十万人ヘクターの土地は、莫大な財産をもった、何百人かの白人の栽培場主の所有物となる前から、たまたま赤土と呼ばれてはいた。ゴム液が流れ、血も流れる。だが貴重なのはゴム液だけで丹念に採集され、採集されれば利益を生む。血はむだに流れてゆくだけだ。いっつかは大群衆が立ちあがって流した血の代価を問いつける日がくる、などということはまだ考えのを避けていた時代なのだ。

市内電車のコースは、高級地区を敬遠していた。それに、各人が車で飛ばしてゆくようなその区域に電車を走らせるといのはむだなことだ。現地人と貧民街に住む白人下層階級だけが電車を利用してはいた。事実上、高級地区というエデンの園の境界を厳密に定めていたのは電車のコース自体だった。どの駅も高級地区の中心から最低二キロの距離はとっておくように配置された環

状線にそって、電車のコースはエデンの園を衝星的に取りまわっていた。

白人の町ではない、もう一つの町は概念が得られるのは、埃で白くなり、目くらむような太陽のもとを、古鉄の轟音をあげて瀕死の病人のようによたよたとのたぐってゆく。この積層電車からだった。本園でお払い箱になり、したがって作られたときは気候温帯な地方での使用が予定されていたこの電車は、いい加減な修理を受けて植民地でのまたのお役に立つように母国からまわされてきたわけだ。操縦にあたる現地人は、夜明けとともに運転手の服を得々として身につけるが、十時ともなれば服を体からひっぱがしてそばに置き、勤めが終るときはいつも、上半身裸で、駅ごとで飲む大きなお茶一杯の緑茶のため汗だくになっている。喫茶は、発汗作用をさかんにし、風にあたって涼を取るためであり、風通しをよくするため運転室の窓ガラスは、就任したらずくま一枚残らず冷静にたたきこわしておく。乗客もまた、客車から生きて出ようと思えば、その窓ガラスに対して同じ拳に出ることを余儀なくされた。こうした注意が払われて、はじめて市内電車が機能を果たすのだ。台数もふえ、いつ見てもぎゅうぎゅう詰めの電車が、植民地の飛躍の発展ののもつとも明白なシンボルであった。現地人区域が拡張されても居住スペースはせばまる一方という現象が、この電車という施設の信じられないまでの繁昌ぶりを説明していた。この事実からして、白人の名に値する白人は、ほかの同胞に見られでもしたら、植民地白人の面汚しと呼ばれかねないこれらの電車に乗りこむ危険はあえて冒そうとしなかった。

産をなすことのできなかつた白人、不肖の植民地人が流刑に処されたのは、白人の高級地区と原住民の場末町の中間地帯であった。そこでは街路に木が植わっていない。芝生は編み出す。白人商店にかわって、原住民の棟割家屋、ムッシュウ・ジョーの父親が魔術的処方箋を出したあの棟割家屋が現われてくる。その街路は、週に一度しか撒水されない。通りには、遊び騒ぐ子

# Marquerite Duras

## Un barrage

### contre le Pacifique 2<sup>ème</sup> partie

C'était une grande ville de cent mille habitants qui s'étendait de part et d'autre d'un large et beau fleuve.

Comme dans toutes les villes coloniales il y avait deux villes dans cette ville; la blanche et l'autre. Et dans la ville blanche il y avait encore des différences. La périphérie du haut quartier, construite de villas, de maisons d'habitation, était la plus large, la plus aérée, mais gardait quelque chose de profane. Le centre, pressé de tous les côtés par la masse de la ville, éjectait des buildings chaque année plus hauts. Là ne se trouvaient pas les Palais des Gouverneurs, le pouvoir officiel, mais le pouvoir profond, les prêtres de cette Mecque, les financiers.

Les quartiers blancs de toutes les villes coloniales du monde étaient toujours, dans ces années-là, d'une impeccable propreté. Il n'y avait pas que les villes. Les blancs aussi étaient très propres. Dès qu'ils arrivaient, ils apprenaient à se baigner tous les jours, comme on fait des petits enfants, et à s'habiller de l'uniforme colonial, du costume blanc, couleur d'immunité et d'innocence. Dès lors, le premier pas était fait. La distance augmentait d'autant, la différence première était multipliée, blanc sur blanc,

155

perrier<sup>17</sup>, se faire, en harmonie avec le reste, un foie bien colonial.

La luisance des autos, des vitrines, du macadam arrosé, l'éclatante blancheur des costumes, la fraîcheur ruisselante des parterres de fleurs faisaient du haut quartier un bordel magique où la race blanche pouvait se donner, dans une paix sans mélange, le spectacle sacré de sa propre présence. Les magasins de cette rue, modes, parfumeries, tabacs américains, ne vendaient rien d'utilitaire. L'argent même, ici, devait ne servir à rien. Il ne fallait pas que la richesse des blancs leur pèse. Tout y était noblesse.

C'était la grande époque. Des centaines de milliers de travailleurs indigènes saignaient les arbres des cent mille hectares de terres rouges, se saignaient à ouvrir les arbres des cent mille hectares des terres qui par hasard s'appelaient déjà rouges avant d'être la possession des quelques centaines de planteurs blancs aux colossales fortunes. Le latex coulait. Le sang aussi. Mais le latex seul était précieux, recueilli, et, recueilli, payait. Le sang se perdait. On évitait encore d'imaginer qu'il s'en trouverait un grand nombre pour venir un jour en demander le prix.

Le circuit des tramways évitait scrupuleusement le haut quartier. Ça aurait été inutile d'ailleurs qu'il y eût des tramways dans ce quartier-là de la ville, où chacun roulait en auto. Seuls les indigènes et la pègre blanche des bas quartiers circulaient en tramways. C'était même, en fait, les circuits de ces tramways qui délimitaient strictement l'édén du haut quartier. Ils le contournaient hygiéniquement suivant une ligne concentrique dont les stations se trouvaient toutes à deux kilomètres au moins du centre.

C'était encore à partir de ces trams bondés qui,

157

entre eux et les autres, qui se nettoyaient avec la pluie du ciel et les eaux limoneuses des fleuves et des rivières. Le blanc est en effet extrêmement salissant.

Aussi les blancs se découvraient-ils du jour au lendemain plus blancs que jamais, baignés, neufs, s'installant à l'ombre de leurs villas, grands fauves à la robe fragile.

Dans le haut quartier n'habitaient que les blancs qui avaient fait fortune. Pour marquer la mesure surhumaine de la démarche blanche, les rues et les trottoirs du haut quartier étaient immenses. Un espace orgiaque, inutile était offert aux pas négligents des puissants au repos. Et dans les avenues glissaient leurs autos caoutchoutées, suspendues, dans un demi-silence impressionnant.

Tout cela était asphalté, large, bordé de trottoirs plantés d'arbres rares et séparés en deux par des gazons et des parterres de fleurs le long desquels stationnaient les files rutilantes des taxis-torpédos. Arrosées plusieurs fois par jour, vertes, fleuries, ces rues étaient aussi bien entretenues que les allées d'un immense jardin zoologique où les espèces rares des blancs veillaient sur elles-mêmes. Le centre du haut quartier était leur vrai sanctuaire. C'était au centre seulement qu'à l'ombre des tamariniers s'élevaient les immenses terrasses de leurs cafés. Là, le soir, ils se retrouvaient entre eux. Seuls les garçons de café étaient encore indigènes, mais déguisés en blancs, ils avaient été mis dans des smokings, de même qu'auprès d'eux les palmiers des terrasses étaient en pots. Jusque tard dans la nuit, installés dans des fauteuils en rotin derrière les palmiers et les garçons en pots et en smokings, on pouvait voir les blancs, suçant pernod, whisky-soda, ou martel-

156

blancs de poussière, et sous un soleil vertigineux se traînaient avec une lenteur moribonde, dans un tonnerre de ferraille, qu'on pouvait avoir une idée de l'autre ville, celle qui n'était pas blanche. Anciens hors-service de la métropole, conditionnés par conséquent pour les pays tempérés, ces trams avaient été rafistolés et remis en service par la mère patrie dans ses colonies. L'indigène qui les conduisait arborait au petit matin sa tenue de conducteur, se l'arrachait du corps vers les dix heures, la posait à côté de lui et finissait invariablement son service torse nu, ruisselant de sueur, et à raison d'un grand bol de thé vert à chaque station. Cela afin de transpirer et de se rafraîchir au courant d'air qu'il s'était assuré en brisant avec sang-froid, dès les premiers jours de sa prise de service, toutes les vitres de sa cabine. De même étaient d'ailleurs tenus de faire les voyageurs avec les vitres de leur wagon pour en sortir vivants. Ces précautions une fois prises, les trams fonctionnaient. Nombreux, toujours combles, ils étaient le symbole le plus évident de l'essor colonial. Le développement de la zone indigène, et son recul toujours croissant, expliquait l'incroyable succès de cette institution. De ce fait, aucun blanc digne de ce nom ne se serait risqué dans un de ces trams sous peine, s'il y avait été vu, d'y perdre sa face, sa face coloniale.

C'était dans la zone située entre le haut quartier et les faubourgs indigènes que les blancs qui n'avaient pas fait fortune, les coloniaux indignes, se trouvaient relégués. Là, les rues étaient sans arbres. Les pelouses disparaissaient. Les magasins blancs étaient remplacés par des compartiments indigènes, par ces compartiments dont le père de M. Jo avait

158